

ROBERTO J. PAYRO
LA MER D'EAU DOUCE

XIX
TRAGEDIE

Après leur retour à bord, la caravelle aux voiles latines, même si elles étaient peu déployées, continua à vaincre le courant et finit par s'approcher de la côte orientale à un endroit entouré d'îlots, qui, aux yeux de Solís, parut être le lieu de débarquement le plus propice. Il ordonna donc que l'on mouillât à proximité d'une petite île qui semblait partagée en deux et fit préparer la grande barque. Certain qu'il y avait là des Indiens, il désirait s'emparer de quelques-uns d'entre eux ou d'obtenir d'eux des vivres dont la flottille allait avoir besoin à court terme ; il voulait, par la même occasion, vérifier s'il y avait là ou près de là des métaux ou d'autres choses précieuses. Marquina, Alarcón et fray Buenaventura étaient tout disposés à débarquer avec lui mais, comme au Brésil, il s'opposa à ce que le chapelain l'accompagne.

- *Je ne ferai qu'un aller-retour afin de préparer le terrain – lui dit Solís –. Je préfère que vous restiez à bord. Rodrigo Alvarez est peu énergique avec ses hommes qui, eu égard à vos habits, n'oseront pas dépasser les bornes... Vous débarquerez dès que nous aurons vu quel accueil nous réservent les indigènes.*

Comme si les événements voulaient donner tort à Solís, quelques sauvages – des hommes, des femmes et même des enfants –, commencèrent à apparaître entre les arbres de la rive, sur la terre ferme : ils levaient les bras, montrant qu'ils étaient désarmés, se livraient à d'insistantes démonstrations d'amitié et offraient, comme ceux du Brésil, divers produits comestibles – des céréales, des racines et des légumes – les déposant sur le sol et s'éloignant pour signifier qu'il s'agissait de présents. A la grande déception de la majorité des marins, ils ne proposaient aucun objet en métal et ne semblaient pas en posséder. Ils étaient de haute taille et bien proportionnés, d'un teint olivâtre, plus foncé chez certains ; les hommes portaient les cheveux attachés sur la nuque et des plumes multicolores au sommet du crâne, un bâtonnet dans la lèvre et un pagne atténuant à peine leur complète nudité ; les femmes avaient leur chevelure flottante, des tatouages sur les seins, le front et le nez, certaines portaient leurs jeunes enfants sur le dos. C'est ce que les Espagnols virent depuis le bateau et, en remarquant les obséquieuses démonstrations des Indiens et des Indiennes, fray Buenaventura insista, enthousiasmé :

- *Ce sont des gens inoffensifs et généreux ! Ils donnent ce qu'ils possèdent, offrent leur amitié ! ... Permettez que je débarque avec vous afin de les évangéliser !*

- *Pas maintenant, mon père – répondit Solís –. Plus tard, si Dieu le veut.*

Cinq marins, parmi lesquels le mousse Francisco del Puerto, attendaient déjà sur les bancs de l'embarcation. Solís avait ordonné à Rodrigo Rodríguez de rester au service de fray Buenaventura ; il restait donc à bord, en plus d'eux, le pilote et huit hommes, onze en tout. Accompagnaient le capitaine général : Marquina, Alarcón, quatre rameurs et le mousse, qui voguaient vigoureusement vers la côte.

Afin de prouver aux Espagnols qu'ils pouvaient approcher sans danger, les indigènes se tenaient à distance des présents déposés sur le sol, les montrant avec insistance. Le pilote, fray Buenaventura, Rodrigo et les marins de la caravelle, suivaient avec intérêt le déroulement de la scène, les uns appuyés au bastingage, les autres juchés sur les haubans. Tant ceux de la barque que ceux du navire attendaient, dans la plus complète confiance et tranquillité, la première rencontre avec les habitants de la terre qu'ils venaient de découvrir.

- *Fray Buenaventura a raison – dit Solís en se levant pour débarquer en sautant à terre –. Ce sont des gens paisibles et, apparemment, pas bêtes du tout.*
- *Un peu de bêtes ne seraient pas malvenues – s'exclama Alarcón en pensant au troc.*

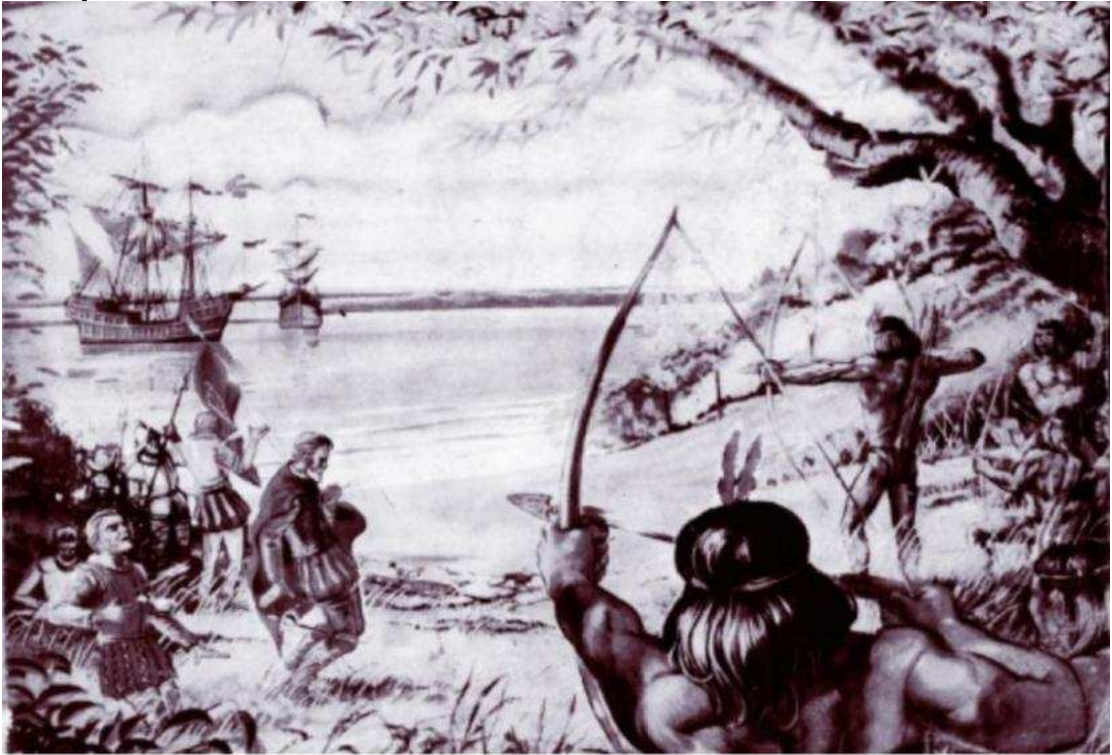
Ils jetèrent une petite ancre, amarrèrent pour

plus de sécurité la barque à une pierre qui servit de bitte, et Paquillo, de très mauvaise humeur, reçut l'ordre d'y monter la garde.

Prenant la tête du groupe et levant, lui aussi, les bras en signe d'amitié, Solís avança vers les Indiens, gravissant la petite côte recouverte d'herbe qui le séparait d'eux. Le paysage était beau et paisible, avec de légères ondulations, des arbres bas et, au-delà des dunes de sable doré, il y avait des terrains couverts de chaumes ou de buissons, le tout baigné dans une atmosphère diaphane, sous le soleil radieux et un ciel de soie bleue ... La Nature était en fête pour accueillir les Espagnols.

Solís et ses hommes allaient rejoindre le petit groupe des indigènes, qui brillaient au soleil comme des statues de bronze, lorsque ces derniers, réagissant de manière inattendue et incompréhensible, firent quelques pas en arrière, comme s'ils avaient peur, tournèrent le dos et se débandèrent ... Au même moment éclatait un cri sauvage, des dards et des flèches se mettaient à pleuvoir et, des broussailles, surgissaient, vociférant et gesticulant, une multitude d'Indiens qui, brandissant des piques, des lances et des massues, se précipitèrent sur les marins surpris, les renversa sans leur laisser le temps d'empoigner leurs armes, les cribla de coups de lances, les écrasa sous le nombre ... Il n'y eut pas de défense possible. Ce fut un tumulte, un

entassement, une masse informe et convulsive dont s'échappaient des hurlements infernaux ... Un instant plus tard, tout était fini ...



Una antigua ilustración recrea el momento de la muerte de Solís.

La stupeur paralysait leurs compagnons de la caravelle. Réagissant ensuite, ils se précipitèrent vers les mousquets, les couleuvrines, prêts à ouvrir le feu ... Mais, comment tirer sur cette masse, où Indiens et chrétiens entrelacés devenaient un seul être aux membres innombrables ? Comment ne pas blesser simultanément frères et ennemis ? ... Ils tirèrent plusieurs salves pour intimider les sauvages mais, dans l'ivresse du massacre, ces derniers ne se préoccupèrent pas du tonnerre ... Par après ... ils n'osèrent pas non plus tirer sur eux pendant qu'ils dénudaient les morts et se disputaient leurs dépouilles ...

Fray Buenaventura, épouvanté, criait à ceux de la caravelle de tirer, puis de ne plus tirer, qu'ils éperonnent la côte avec le navire, qu'ils se jettent à l'eau et nagent afin de sauver au moins le capitaine, qu'ils mettent un canot à sa disposition afin qu'il aille en personne lui porter secours ; et entre tous ces conseils et ordres désespérés et incohérents, il gémissait, pleurait, levait les bras, bénissait, clamait :

- *Mes fils ! Mes fils ! Je vous absous au nom de Dieu ! Je vous bénis au nom de Dieu !*

Les autres, également bouleversés, couraient çà et là, ayant perdu la tête. Les uns tentaient de préparer le canot, d'autres chargeaient et pointaient les couleuvrines, d'autres encore s'apprêtaient à appareiller. Et les onze hommes donnaient l'impression d'être cent par le désordre et le tumulte qui régnaient parmi eux...

Les cadavres de Solís et de ses compagnons mis à nu, quelques Indiens se chargèrent d'eux et s'enfoncèrent dans l'épaisseur des fourrés. Les couleuvrines et les arquebuses avaient commencé à les prendre pour cibles quand les hommes du bord se convinrent que, pour châtier les sauvages, de leur horrible trahison, ils ne pouvaient plus que les blesser car aucun ne tomba. Les Indiens ne devaient pas aller très loin puisque, dès qu'ils furent hors de portée des projectiles, d'entre les fourrés s'élevèrent des petites colonnes de fumée qui grossirent peu à peu ...

Un peu plus tôt, alors que l'essentiel du combat avait déjà eu lieu et que le triomphe des Indiens était déjà évident, un groupe de sauvages – que les hommes de la caravelle crurent identifier comme étant des femmes – s'empara de Paquillo, détruisit la barque et y mit le feu. Comme les autres l'avaient fait avec les cadavres, ce nouveau groupe emporta le mousse, sans se préoccuper de sa rageuse défense sous forme de coups de pieds, de coups de poings, de morsures, et s'enfonça à son tour dans les fourrés. Quelques instants plus tard, le théâtre du combat et du massacre était désert, silencieux, paisible, sans aucune trace de la tragédie ...

© 2016, Bernard GOORDEN, pour la traduction française

Notes du traducteur (N.d.T.) [en espagnol.](#)

LUIS PRATS ; « ***Los misterios que dejó Solís :*** *¿Hizo viajes secretos? ¿Había sido pirata? ¿Quiénes lo mataron? Una historia que cumple 500 años* » in ***El País*** (domingo), Montevideo, 14/02/1916 :

<http://www.elpais.com.uy/domingo/misterios-que-dejo-solis.html>

Expedición de Solís al Río de la Plata

https://es.wikipedia.org/wiki/Expedici%C3%B3n_de_Sol%C3%ADs_al_R%C3%ADo_de_la_Plata

Muerte de Solís

«Viendo indígenas en la costa oriental, Díaz de Solís intentó desembarcar en un bote con 7 de sus tripulantes (entre ellos Alarcón y Marquina, 4 marineros y el grumete Francisco del Puerto), en un paraje entre Carmelo y Punta Gorda, o en alguna isla situada frente a esa costa. Solís y sus compañeros fueron sorpresivamente atacados por un grupo de indígenas que los mataron y descuartizaron ante la mirada del resto de los marinos, que observaron impotentes desde el buque, fondeado a tiro de piedra de la costa. Los cadáveres fueron asados y devorados por los indígenas, que fueron identificados como [charrúas](#), sin embargo de que estos no eran caníbales, pero sí sus vecinos guaraníes (los chandules) que vivían en las islas situadas en la cercana costa opuesta.

Relación de Herrera sobre la muerte de Solís.

Nótese la [S larga](#) utilizada en la caligrafía de la época, representada con el símbolo "f" :

« Siempre que fueron cofteando la Tierra, hafta ponerfe en el altura sobredicha, descubrian algunas veces Montañas, i otros grandes Rifcos, viendo Gente en las Riberas: i en ehta del Rio de la Plata descubrian muchas Casas de Indios, i Gente, que con mucha atencion eftaba mirando pafar el Navio, i con feñas ofrecían lo que tenían, poniendolo en el fueho. Juan Díaz de Solis, quiífo en todo cafo vér, què Gente era ehta, i tomar algun Hombre para traer à Castilla. Saliò à Tierra con los que podian caber en la Barca: los Indios, que tenían emboscados muchos Flecheros, quando vieron à los Castellanos algo desviados de la Mar, dieron en ellos, i rodeando, los mataron, fin que aprovechafe el focorro de

*la Artilleria de la Caravela: i tomando acueftas los muertos, i apartandolos de la Ribera, hafta donde los del Navio los podian ver, cortando las cabeças, braços, i pies, afaban los cuerpos enteros, i fe los comian. Con esta elpantofa vifta, la Caravela fue à buscar el otro Navio, i ambos fe bolvieron al Cabo de S. Agustín, adonde cargaron de Brafil, i fe tornaron à Castilla. Este fin tuvo Juan Diaz de Solis, **mas famofo Piloto, que Capitan.**» (HERRERA)*

« El grumete Francisco del Puerto no fue asesinado, pero sus compañeros confundidos al haber perdido a su líder, no intentan rescatarlo y retornan junto a los otros dos barcos. Tomando el mando Francisco de Torres (cuñado de Díaz de Solís), regresaron inmediatamente al mar, reaprovisionándose de la carne de 66 lobos marinos en la isla de Lobos. Salaron la carne y llevaron los cueros que luego vendieron en Sevilla. Del Puerto permaneció en Martín García hasta el arribo de la expedición de Sebastián Caboto, cuando fue recogido. »

HERRERA y Tordesillas, Antonio de ; Barcía Carballido y Zúñiga, Andrés González ; ***Historia general de los hechos de los castellanos en las islas i tierra firme del mar océano*** (Ilustrado por Matías Irala) ; Imprenta Real de Nicolas Rodriguez Franco ; 1726, 2 tomos, 292 (***Decada primera***) + 288 páginas (***Decada segunda***, page **12** : “Muerte de Solís” ; transcription ci-dessus et fac-similé infra) :

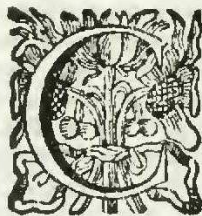
https://ia801409.us.archive.org/14/items/generaldehecho_sd01herr/generaldehechosd01herr.pdf

Los Indios del Rio de la Plata, cõ señas, ofrecen lo que tienen.

Muerte de Juan Diaz de Solis en el Rio de la Plata.

atencion estava mirando pasar el Navio , i con señas ofrecian lo que tenían, poniendolo en el suelo. Juan Diaz de Solis, quiso en todo caso ver , què Gente era esta , i tomar algun Hombre para traer à Castilla. Saliò à Tierra con los que podian caber en la Barca : los Indios , que tenían emboscados muchos Flecheros , quando vieron à los Castellanos algo desviados de la Mar, dieron en ellos, i rodeando, los mataron, sin que aprovechase el focorro de la Artilleria de la Caravela : i tomando acuestas los muertos , i apartandolos de la Ribera, hasta donde los del Navio los podian ver , cortando las cabeças , braços , i pies , asaban los cuerpos enteros , i se los comian. Con esta espantosa vista , la Caravela fue à buscar el otro Navio , i ambos se bolvieron al Cabo de S. Agustín , adonde cargaron de Brasil , i se tornaron à Castilla. Este fin tuvo Juan Diaz de Solis , mas famoso Piloto , que Capitan.

CAP. VIII. Que salio Juan Ponce de Leon con el Armada , contra Caribes , i que le maltrataron en la Isla de Guadalupe ; i que se diò licencia general para armar contra ellos.



ARGABAN los avisos de los daños, que hacian los Caribes, i que con sus Canoas, i Piraguas corrian mucha parte de las Islas , i de la Tierra-firme, caçando Hom-

bres para comer , i que se havian atrevido à entrar en la Isla de Cubagua : i que andando à las manos con los Naturales , con el focorro de los Castellanos quedaron maltratados ; porque à la saçon llegò vn Navio , que los defendiò del peligro , que aquella vez corrian, de que los Indios de Cubagua quedaron mui agradecidos. Supo tambien el Rei, que haviendo salido vn Navio de la Isla Española , havia cautivado ciento i quarenta, i que el Capitan Gil, por otra parte , tomò veinte i siete , i tuvo cercado al Cacique Huey , famoso Capitan de Caribes : i por los daños , que esta Gente inhumana hacia , las Islas Española , i de San Juan suplicaban al Rei, que en ello mandase poner remedio , de-

Quejas de los Caribes.

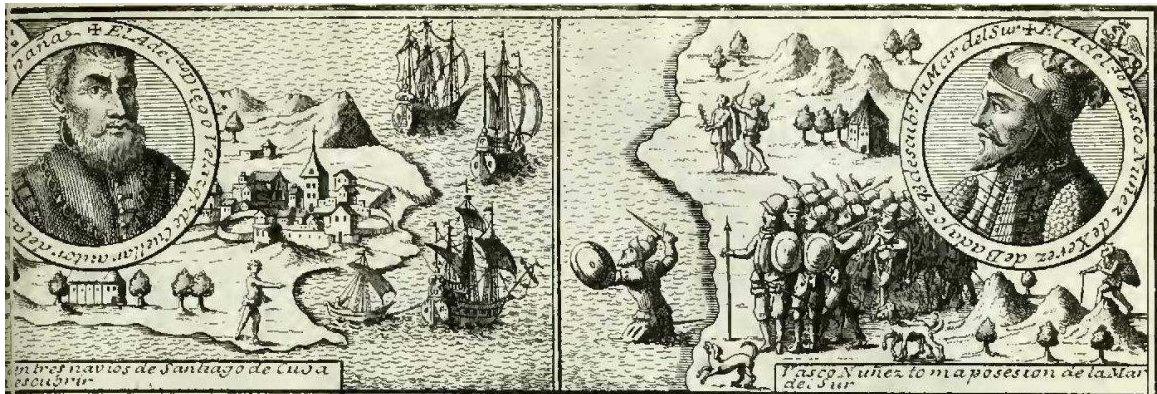
clarandolos à todos por enemigos ; i aunque declarò por tales à los de la Isla de Guadalupe , i tenia dada orden , que Juan Ponce de Leon fuese particularmente contra ellos , i contra los de Cartagena , i Islas comarcanas, no quiso hacer general declaracion contra todos los que le nombraban por Caribes : antes mandò , que se averiguase si lo eran los que se havian prendido ; i los que no se hallasen ser tales , se bolviesen luego à sus Tierras , porque se conocia alguna passion en la Gente Castellana ; i para que esta declaracion general , que se le pedia , se hiciese con mas maduro consejo , mandò à los Jueces de Apelacion, que juntamente con Fr. Pedro de Cordova , Vicario de la Orden de los Dominicos , en las Indias , i el Guardian de San Francisco de la Ciudad de Santo Domingo , i otros Religiosos Letrados , viesen las informaciones , que havia sobre este caso , i embiasen sus pareceres , i que entretanto no hiciese ninguna declaracion. Ordenò tambien à

El Rei declara por enemigos à los Indios de la Isla de Guadalupe.

El Rei manda, q se averigüe qual es son Caribes.

Pedrarias , que viesse , si los Indios adonde havian tocado los Portugueses, eran Caribes, i que sobre ello embiasse su parecer. Partió , pues, Juan Ponce con su Armada à principio de Maio , con orden de tomar los Caribes , con el menor escandalo posible , porque los Indios que no lo eran, no se alterasen, sino que entendiesen, que se hacia Guerra à los Caribes , por la molestia que los daban , i para que ellos pudiesen vivir con mas quietud : llevò su camino derecho à la Isla de Guadalupe , cuyo antiguo nombre era Guacanà : hechò Gente en Tierra para tomar Agua , i Leña , i Mugeres que labasen la Ropa , i Soldados que las defendiesen : dieron en ellos los Caribes , que estaban emboscados , i mataron la maior parte , i cautivaron las Mugeres. Con este suceso , de que quedò mui corrido Juan Ponce de Leon , pasó el Armada à la Isla de San Juan , i Juan Ponce , por enfermedad , ò por otras causas , aunque algunos dixeron, que afrentado del caso , que sucediò en Guadalupe , se quedò , i embiò en su lugar , con el Armada , à la Costa de Tierra-firme , al Capitan Cusniga , de quien no se entendió , que huviese hecho el fruto que el Rei deseaba , sino muchos excessos. Juan Ponce , como llevaba autoridad de Governador , i orden de asistir al Repartimiento de los Indios , porque contradixò à muchos , que no eran sus Amigos , causò alguna inquietud

Juan Ponce sale de Castilla con el Armada.



**HISTORIA GENERAL
DE LOS HECHOS
DE LOS CASTELLANOS
EN LAS ISLAS Y TIERRA FIRME
DEL MAR OCEANO**
*Ejcrita por Antonio de Herrera
Coronista
Mayor de SUMAGESTAD
de las Yndias y Coronista de Castilla
y Leon*



DECADA SEGUNDA
AL REY Nuestro Señor

